



*Un cri d'horreur échappa de sa gorge serrée. (Page 39.)*

Puis immédiatement des éclats de rire, de nouvelles menaces, des coups plus nombreux, plus violents jusqu'au moment où, fatigués de frapper, les infirmiers teutons achevaient les mourants à la massue ou à la baïonnette.

On retrouva sur le lieu du massacre des corps sans tête, des bras et des jambes ne tenant plus au corps que par un lambeau de chair, des faces tuméfiées, des mâchoires fracassées, des cadavres horriblement mutilés.

Cependant les survivants, parmi lesquels j'eus le bonheur de me trouver, s'étaient vite rendu compte qu'il n'y avait rien à espérer de ces soldats qu'ils avaient cru d'abord pouvoir regarder comme leurs sauveteurs. Ils s'étaient, au contraire, facilement convaincus que, dans leur intérêt, il leur fallait coûte que coûte se taire et se tenir tranquilles. Se plaindre, demander à boire, en appeler à leurs bons sentiments c'était fatalement se condamner à mort, tandis qu'en ne donnant plus signe de vie, on avait encore la faible chance de passer inaperçu et d'échapper à la torture. Malgré la soif atroce qui leur desséchait la gorge, malgré le feu que la fièvre avait allumé dans leurs veines, beaucoup de blessés eurent assez d'énergie pour s'imposer le silence et l'immobilité complète.

Mais cette tactique fut bientôt éventée par les assassins, qui se mirent alors à examiner minutieusement chaque corps, à donner des coups de pied ici, là à piquer de leurs baïonnettes les endroits les plus sensibles. Malheur à ceux qui n'avaient pas la force de réprimer un cri ou de résister à l'impulsion de leurs nerfs !

Parmi les indemnes et ceux qui n'étaient pas trop grièvement blessés, une question se posait. Ne vaudrait-il pas mieux peut-être essayer de se soustraire par la fuite aux coups des bandits ? Il n'y avait pourtant qu'une issue : la Sambre. A ce moment, les eaux n'étaient pas bien profondes et ceux qui ne savaient pas nager pourraient à la rigueur voyager dans le lit de la rivière sans crainte sérieuse de se noyer. Si les soldats s'apercevaient de la manœuvre, ils feraient feu sans doute, comme ils l'avaient fait plusieurs fois déjà. Pour courir le moins possible de risques, il fallait attendre que les bourreaux se fussent suffisamment écartés. Mais les voilà qui revenaient ! Comme ils étaient défiants ! Ils percevaient le moindre bruit ! De nouveau ils s'éloignaient.

C'était le moment.

Retenant le souffle, rampant comme des couleuvres, s'arrêtant un

instant après chaque avance de quelques centimètres, gravissant avec d'infinies précautions ou écartant doucement les cadavres qui se trouvaient sur le passage, puis tout à coup se levant, bondissant et après quelques enjambées se précipitant dans la Sambre, plusieurs prisonniers s'échappèrent. Au bruit des corps tombant à l'eau les soldats accoururent et firent feu, mais sans grand succès. Des tentatives de ce genre se reproduisirent deux ou trois fois durant la soirée.

D'autres rescapés préférèrent demeurer sous les cadavres qui leur servaient de bouclier. Ils restèrent des heures entières en contact avec ces corps glacés, qui leur avaient déversé sur la figure, sur les mains, sur les habits, tout leur contenu de sang. Cette rosée chaude avec son âcre odeur s'était maintenant coagulée, raidissant les vêtements où elle formait de larges plaques noirâtres.

Les péripéties de l'horrible drame se continuaient sans le moindre répit : implacablement les scélérats frappaient, frappaient toujours. Sans pourtant les voir, rien qu'à entendre les cris des victimes qu'ils achevaient, on devinait sans peine l'endroit où ils se trouvaient ; on pouvait supputer les chances que l'on avait d'en réchapper.

A un moment donné, une voix s'élève énergique, vibrante : « Mais achevez-moi donc, lâches que vous êtes ! » C'est un malheureux très grièvement blessé déjà et que les bourreaux se préparent à torturer. L'apostrophe cinglante les met dans une fureur indicible ; ils veulent frapper, mais le blessé, avec une force qui l'étonne lui-même, écarte la pointe des baïonnettes, pare les coups de crosse, résiste tant qu'il peut. Il perd du sang en abondance, mais l'instinct de la conservation le soutient dans cette lutte inégale contre ces brutes. Celles-ci hésitent un instant, se demandant de quel supplice inédit ils vont punir ce coupable qui ose leur opposer une résistance. A deux ils s'attellent à chacune des jambes du malheureux, le traînent sur son dos en une course éperdue qu'ils organisent autour du champ du massacre.

La tête butte contre chaque pierre et, l'obstacle dépassé, retombe douloureusement : les tempes battent, les yeux s'injectent, les mains s'efforcent de faire frein, les blessures saignent plus abondamment et, tout à coup, le martyr se sent soulevé de terre et projeté dans la Sambre. Ce devait être le coup de grâce ; ce fut le salut pour le malheureux. Il parvint à gagner la berge, où on le recueillit le lendemain. Il vivait encore et à force de soins on put enfin le rétablir.

Cependant, en d'autres endroits, d'autres groupes de « Croix-

Rouge » poursuivaient inexorablement la besogne commencée, quand soudain, dans le voisinage, une fusillade éclata. Ce fut un trait de lumière pour l'un des rescapés qui n'espérait plus qu'un miracle pour le tirer des griffes des fauves. De toute la force de ses poumons il cria : « A moi ! les Français ! » Cette intervention, qui eut pu coûter la vie à son auteur, produisit subitement l'effet qu'il en attendait. En un instant les courageux assassins s'éparpillèrent comme une bande de moineaux et cherchèrent dans l'église voisine un refuge contre une attaque éventuelle des Français. Pas un d'eux n'eut la hardiesse d'attendre au dehors, ni de vérifier si vraiment des Français se trouvaient là. Ces lâches, ces pleutres, ces couards n'avaient donc d'audace que pour achever des blessés sans défense ! Ils ne reparurent plus.

L'horrible boucherie avait duré plus d'une heure.

Nous nous sommes empressés d'utiliser ce temps favorable pour nous désaltérer dans la rivière et donner quelques soins à nos malheureux camarades qui en avaient encore besoin. Le vicaire des Alloux était des nôtres, et bien que blessé, donna du réconfort à ceux qui respirèrent encore.

Et voilà dans toute son horreur, Mademoiselle, le drame qui vient de se dérouler dans la pauvre ville que vous voyez là et qui n'est plus qu'un gouffre, qu'un four. Croyez-vous maintenant qu'il y a près de quatre cents victimes ? »

Un silence lourd plana sur cet auditoire composé d'hommes qui, pour la plupart, avaient eux-mêmes été victimes des persécutions de ces brutes boches. A l'évocation des souffrances, que tous ils avaient ressenties dans l'une ou l'autre mesure, ils restèrent comme pétrifiés d'horreur, maintenant qu'ils étaient revenus de leur étonnement d'être toujours en vie, de voir que bien réellement ils n'étaient pas morts.

Leur esprit endolori par tant de souffrances morales se mit à comprendre l'incommensurable chose que ces atrocités allemandes, et à réagir sur la matière.

Dans les premiers moments, au sortir de cet enfer dans lequel ils avaient pu se croire projetés, tant le décor des désolations, des ruines, des flammes, les mugissements des soudards allemands, qui ne présentaient plus rien d'humain, et les tortures auxquelles ils restaient exposés sans cesse, y était approprié, dans les premiers

moments leur cerveau ne travaillait plus que lentement ; ils agissaient par instinct de conservation ou par habitude, inconscients et abrutis.

Ils sortaient de cette torpeur à entendre conter les massacres dont ils se trouvaient être, cette fois, non pas les acteurs, mais presque les spectateurs de ces scènes de cruauté bestiale évoquées devant leurs yeux et si nettement décrites.

Il fallut que le survivant de Tamines répétât une nouvelle fois sa question à Gabrielle, qu'il croyait incrédule, mais qui n'avait cependant suggéré l'idée d'une exagération, à laquelle elle ne croyait pas au fond, que dans l'espoir que la réalité fut moins atroce.

Hélas, non, elle dut bien croire cet homme, qui ne pouvait mentir, qui lui avait énuméré avec une clarté, une lucidité presque surprenante, une à une, les scènes que nous venons de rappeler.

Le son de sa voix la réveilla comme d'un cauchemar affreux, et haletante elle s'écria :

— Oh, c'est affreux, c'est affreux ! Que j'aimerais croire que vous exagérez, que ce soit moins grave....

— Interrogez les fuyards de Tamines, et tous vous diront que je n'exagère point. Moi, qui vous parle, je ne sais par quel miracle j'en suis revenu. C'est indescriptible ! Dix fois je me suis crû mort, dix fois j'échappai en me cachant sous un monceau de cadavres. Lorsqu'ils furent partis, je me suis jeté dans la Sambre et caché entre les joncs jusqu'à la nuit.

Ce paysan-ci me donna des vêtements de rechange. Ce n'est que trop vrai, hélas, et maudit soit le Kaiser et sa bande de soudards qui se sont rendus coupables de ce nouveau crime, qui crie vengeance au ciel : et s'il existe un Dieu, un Dieu de justice et d'équité, l'Allemagne tout entière devra être punie pour expier ce forfait.

— Il y a un Dieu ! s'écria Gabrielle avec ferveur, et l'Allemagne sera punie sévèrement, mais nous devons tous, tant que nous sommes, faire notre devoir.

Elle s'agenouilla une dernière fois sur la tombe de l'inconnue, y récita une dernière prière, puis, se relevant, elle se tourna vers Jules et lui dit :

— Maintenant, reprenons notre voyage....

Le fiancé de Berthe s'informa du chemin dont ils s'étaient écartés et ils se mirent en route.

— En voilà une qui fera son devoir, dit le rescapé de Tamines en montrant Gabrielle, tandis qu'elle s'éloignait avec Jules. Quel

caractère ! Quelle énergie ! Et puis ces yeux, rien qu'un de ses regards vous dompte !

Pendant que, silencieux, ces pauvres gens, encore sous l'impression de la scène émouvante, s'en reentraient lentement chez eux, Gabrielle et son compagnon de route continuaient d'un pas ferme leur voyage. Mais cette fois encore la vaillante jeune fille n'était pas au bout de ses émotions. Une fois de plus elle serait témoin de la monstruosité de ceux qui se disaient les soldats de la civilisation. Un fait d'une brutalité sans nom viendrait encore s'ajouter à la liste, longue déjà, des atrocités dont elle avait été le témoin oculaire, et raviver sa haine et son dégoût pour les Boches.

Ce fut au détour d'un chemin solitaire. Nos deux pèlerins marchaient en silence, lorsque, tout à coup, ils se trouvèrent devant le corps d'un soldat allemand gisant à terre.

Gabrielle l'entendit gémir doucement, et d'une voix presque imperceptible il dit :

— Trinken, trinken ! (A boire !)

Jules voulut continuer son chemin, mais Gabrielle le retint en disant :

— Ce n'est pas parce que ces brutes nous font souffrir tous les maux que nous devons nous-mêmes nous laisser séduire par la cruauté. Peut-être se meurt-il. Courez vite et rapportez un peu d'eau de la maisonnette, là-bas ; pendant ce temps je vais voir si je puis l'aider encore.

— Venez, laissez crever ce chien, lui dit Jules faisant mine de continuer. Mais Gabrielle insista :

— N'oubliez point que ce sont des chrétiens, malgré tout. Allons, faites ce que je vous demande.

Et Jules partit.

Gabrielle se pencha sur le blessé. C'était un homme à forte barbe qui paraissait gravement atteint, car son visage décomposé était revêtu d'un teint livide et sa bouche se contractait dans le spasme de la mort. Du premier coup d'œil Gabrielle vit qu'elle avait affaire ici à un moribond.

— A boire ! répéta l'homme, et de sa main il fit un geste vague vers sa gourde.

Gabrielle voulut la prendre quand, ayant aperçu le havresac du mourant, elle sursauta tout à coup à la vue d'un objet d'or luisant. Elle défit le sac, en retira plusieurs objets religieux d'or massif : un

ciboire, une remonstration, plusieurs vases sacrés, des pièces d'or et d'argent.

Elle plonge sa main plus profondément dans le sac, lorsque ses doigts rencontrèrent quelque chose de glacé. Elle le prit et regarda, glacée d'épouvante ! Un cri d'horreur échappa de sa gorge serrée ; elle tenait en main une petite main d'enfant toute ensanglantée, une petite main toute fine, toute menue qui, encore tantôt sans doute, avait caressé le visage chéri de sa mère !

— A boire ! gémit l'homme, dans un dernier râle.

— Crève, cria la jeune fille au comble de la fureur ; crève, misérable, crève comme un vulgaire chien que tu es ! Assassin ! Brute ! Satyre !

Et elle bourra de coups de pied ce corps lourd du Boche, mais l'homme ne bougeait plus, il était déjà mort.

— Pauvre petite mère, dit-elle, éclatant en sanglots. Pauvre petite mère ! Voilà pourquoi vous deviez donner le jour à votre chérubin, avec un doux sourire d'amour maternel. Voilà pourquoi vous deviez l'élever avec toute la tendresse des sentiments sublimes. Voilà pourquoi vous deviez, à chaque moment de votre vie, sentir votre cœur battre d'amour et de fierté, veiller d'un soin jaloux sur ce petit être qui était votre chair, votre sang et votre joie. Pauvre mère ! Vous éleviez votre chérubin pour qu'il devienne la proie du plus ignoble sadisme d'une bande d'hommes étrangers portant sur la poitrine la devise mensongère : « Gott mit Uns ! », qui détruiraient tout ce qui est sacré, tout ce qui est beau ; qui briseraient la fleur à l'aube de son existence. Sois maudis, étranger ! Sois maudis, Allemagne, toi qui enfantes ces monstruosité. Maudis, jusqu'à ton dernier jour !!

Tules revint, muni d'un broc d'eau. Gabrielle y plongea le tronçon de main et le sang rouge colora l'eau.

Ils enterrèrent le moignon au cimetière du village tout proche et, comme ils firent quelques heures auparavant, formèrent une petite croix de quelques branches et la plantèrent sur ce peu de restes d'une innocente petite victime qui fut lardée, mutilée par des soldats du Kaiser !

Plus une heure de la vie de Gabrielle ne se passerait, ainsi qu'elle l'avouait par après, sans qu'elle n'eut devant les yeux la vision atroce de cette hideuse découverte.

Lorsqu'elle se releva de la petite tombe, ses yeux avaient une expression dure comme de l'acier, et, le poing levé dans un geste de

menace qui eut terrifié les bourreaux de Tamines eux-mêmes s'ils eurent pû la voir, elle jura le serment qu'elle tiendrait jusqu'à son dernier souffle : La haine des barbares, la haine du Boche ! (1)

## V.

Pendant l'absence de Gabrielle, Bruxelles avait été occupé par les Allemands. Mais ici, ils n'avaient ni pillé, ni brûlé, ni tué. Ils étaient entrés dans la capitale en un ordre parfait, militairement, musique en tête, voulant faire l'étalage de leur force, de leurs troupes puissamment organisées et de leur formidable matériel de guerre.

Gabrielle arriva sans autres encombres à sa pension, ne tenant plus debout, mais fermement décidée de repartir à la recherche de son fiancé immédiatement après avoir pris un peu de repos et avoir retrouvé des forces.

En ce moment elle était incapable de faire un pas de plus ; le voyage de Charleroi l'avait exténuée et son âme se ressentait encore violemment des scènes terrifiantes qu'elle avait vécues.

— Les Allemands sont ici, lui dit sa logeuse.

— Oui, je les ai vus....

— Pourquoi devait-on tant nous faire craindre ces types-là ? Ce n'est pas que je les vois volontiers ; au contraire, je voudrais qu'ils claquent tous, mais ils n'ont fait aucune sale blague. Les journaux nous ont une fois de plus raconté des mensonges.

— Non, ce ne sont pas des mensonges que les journaux vous ont racontés ! Ce n'est que trop vrai, hélas.... J'ai vu leurs crimes....

— Mais, Gabrielle, que dites-vous là ? Où cela donc ?

— Près de Charleroi.... Oh, je ne puis vous raconter tout cela maintenant,... je suis trop fatiguée,... trop fatiguée,... laissez-moi me coucher.... Je n'ai pas dormi de trois nuits.

Et Gabrielle se jeta sur son lit avec un soupir de soulagement. Malgré sa fatigue, elle ne s'endormit pas tout de suite. Son esprit était trop préoccupé et tourmenté sans cesse par des visions. Elle croyait encore voir les flammes, entendre les coups de feu et les cris de détresse.

Finalement elle s'assoupit. Elle dormit jusqu'au lendemain matin et se réveilla toute réconfortée, toute restaurée.

---

(1) Le fait que nous citons est historique et d'une exactitude rigoureuse. Gabrielle Petit le lança elle-même au visage de ses juges au cours de son procès.

— Il y a une lettre pour vous, lui dit sa logeuse.

Gabrielle reconnut immédiatement l'écriture de son fiancé. Elle ouvrit la lettre avec un empressement fébrile. Grande fut sa joie d'apprendre, qu'ayant été blessé à Liège, il avait été transporté dans une ambulance à Bruxelles. Il désirait ardemment la revoir, et ajoutait, pour terminer, que sa blessure n'était pas dangereuse et se guérissait déjà.

Le bonheur remplit l'âme de la vaillante jeune fille. Elle avait donc des nouvelles et reverrait enfin son fiancé !

Elle se revêtit immédiatement de son uniforme d'infirmière, car elle s'était déjà engagée à la Croix-Rouge. Grâce à cela, elle fut admise facilement à l'ambulance du palais où l'on soignait maintenant tous ceux qui avaient été blessés au service de la Patrie. Hélas, l'occupant ne tarderait point à mettre la main dessus. La Reine, la Mère des soldats, s'était réfugiée à Anvers, où elle continuait son œuvre de charité comme elle le ferait plus tard à La Panne.

Gabrielle traversa la grande salle. La vue de tous ces malades, au visage pâli par les souffrances, lui serrait le cœur. L'aspect de toute cette jeune force, cette vigueur juvénile brisée, tous ces mutilés, remuait ses entrailles.

Tout à coup elle reconnut son fiancé et avec un cri de joie elle s'élança vers lui. Il l'avait aperçu en même temps qu'elle et, prenant sa tête entre ses mains dans une caresse toute maternelle, elle s'abandonna quelques instants au bonheur qui la pénétrait. Elle pensait à la mort, la mort hideuse qui, à un certain moment, les avait presque séparés.

En quelques mots le jeune homme lui dit ce qui s'était passé, comment il avait été blessé à Liège, lui décrivant les premiers combats, les premiers camarades fauchés par la pluie de balles qui s'abattait sur eux, les premières scènes de cruauté, en un mot la révélation de la guerre dans toute sa monstruosité. Il avait fait son devoir, vaillamment, jusqu'au moment où une balle le blessant à l'épaule, le coucha sur le champ de bataille, évanoui, perdant abondamment son sang.

Il se réveilla dans un train sanitaire; la balle avait été extraite. Il fut conduit d'abord à Louvain, puis à Bruxelles. Il ressentit une forte déception d'y avoir été abandonné lorsque les derniers Belges se retirèrent dans le camp retranché de la position d'Anvers.

— Quand tu seras guéri, tu regagneras le front, lui murmura-t-elle en lui envoyant un sourire encourageant.

— Mais ils m'enverront en Allemagne. Nous sommes déjà surveillés.

— Je le sais bien, mais nous ne leur donnerons pas la chance de te faire prisonnier.

— Je le suis déjà !...

— Ne t'inquiètes pas, j'arrangerai cela.

— Comment pourrais-tu ?

— Doucement, ... je dois réfléchir un peu, mais ne sois pas inquiet... On te sortira d'ici... Et alors tu retourneras au front, à notre armée, ... et je t'accompagnerai...

— Toi ? demandait le soldat avec une lueur d'espoir dans ses yeux.

— Naturellement... Ne suis-je pas infirmière ? Ne nous sommes-nous pas engagés à faire d'abord notre devoir pour notre pays et de nous marier ensuite ?

— Oh, ce jour viendra-t-il jamais !

— Et pourquoi pas ?

— La guerre est si cruelle, ... elle fait tant de victimes. Oh, si tu avais vu les batailles de Liège !

— Eh bien, si nous devons faire ce sacrifice... Que deviendrait la Belgique si tous raisonnaient de la sorte ? Mais j'ai du courage et de l'espoir, cela reconforte et fortifie, et nous dépendons de la volonté de Dieu. Tu désires quand même rejoindre l'armée ?

— Oui, certainement... Mais comment ?

— Laisse-moi faire. Moi non plus, je ne reste pas à Bruxelles... Je ne saurais vivre parmi les Allemands.

Et Gabrielle revit devant ses yeux le pays noir de la Sambre, mais elle n'en souffla mot pour l'instant pour ne pas provoquer une émotion trop violente au malade, qui pourrait lui être dangereuse. Elle lui raconta seulement comment elle l'avait cherché, mais qu'elle avait poussé ses investigations dans une mauvaise direction.

Quand elle quitta son fiancé, celui-ci avait perdu tout son pessimisme.

— Bientôt je te soignerai ailleurs, lui dit-elle encore en le quittant.

Elle rentra à la maison, où Jules attendait son retour. Il avait passé la nuit chez un parent.

— Je partirai demain, dit-il; j'ai appris que je pourrai atteindre Gand en passant par Ninove. Il y en a beaucoup d'autres qui s'y rendent par-là.

— Alors, votre vœu sera bientôt exaucé.

— Oui, je ne regrette pas d'être parti.

— Vous faites votre devoir. Maintenant la route est encore libre et cependant il y a, à Bruxelles, des jeunes gens en abondance, qui flânent, désœuvrés, et regardent passer les Allemands.

— Cela m'a aussi frappé!

— Oui, ils ne sont pas tous comme vous, conscients de leur devoir.

— Je vous retourne le compliment, Mademoiselle Petit, et j'éprouve le besoin de vous dire que je vous admire sincèrement!

— Pourquoi, mon ami? Parce que je sens que chacun a sa tâche à remplir? Si seulement tout le monde le comprenait!

— Vous êtes courageuse, et si vous vouliez me le permettre, j'aurais une prière à vous adresser.

— Mon concours vous est assuré d'avance. Parlez donc, mon ami, de quoi s'agit-il?

— Vous pourrez peut-être exaucer mon vœu le plus ardent. Il faut que je vous redise d'abord que, malheureusement, tout le monde n'est pas comme vous, et la preuve, la voici: J'ai logé chez un cousin... et imaginez-vous que je reçus un accueil pour le moins un peu froid!

— Mais comment cela?

— Il croyait que je me livrais à l'espionnage et avait déjà peur des Allemands!

— Oh, quelle lâcheté!

— Il n'est pas le seul, hélas! C'est maintenant que l'on apprend à connaître les caractères. Et c'est justement pour cela que je ne pouvais adresser ma requête à mon cousin. Vous, Mademoiselle, vous rencontrerez ou vous aurez l'occasion peut-être d'être encore en relation avec Berthe. Je n'ai pas de parents; je suis tout seul au monde. Je ne vis que pour Berthe, et Dieu sait combien je l'aime, Mademoiselle. Si par une circonstance quelconque vous devriez la revoir, faites-moi le plaisir de lui dire alors que j'ai rejoint notre armée et que je ferai mon devoir, moi aussi. Et si je devrais tomber, que ma dernière pensée sera pour elle. Demandez-lui aussi de prier pour moi. Je sais bien que j'aurais dû lui dire tout cela avant de nous

séparer, mais tout alla si vite, vous rappelez-vous ! Je la laisse derrière moi, entre les mains de ces étrangers maudits, et nous avons vu tous deux comment ils agissent ! Et cela n'est guère rassurant. Seulement je ne vois de meilleur moyen de venir en aide à Berthe qu'en combattant pour sa libération.

— Ces simples paroles, Jules, sont les paroles d'un brave, et j'en suis profondément touchée. Je ne sais pas si je reverrai Berthe ; moi non plus je ne reste pas à Bruxelles, car je veux aller soigner nos blessés. Mais je dois encore remettre mon voyage quelque temps.

Gabrielle lui racontait alors à son tour les raisons qui l'obligeaient à rester encore à Bruxelles temporairement et poursuivit :

— Mais s'il me reste une faible chance, je transmettrai votre communication à Berthe. Il y aura peut-être moyen ; plus j'y pense plus j'en vois la possibilité ; de toute façon je vous promets de faire tout mon possible. Peut-être nous reverrons-nous à l'armée.

— Je vous remercie, Mademoiselle, et je pars le cœur dégagé de l'unique chose qui l'opprimait. Puisse la chance vous servir et le ciel protéger vos entreprises.

Sur ces simples paroles, Jules prit congé d'elle ; il prit avec ferveur la main qu'elle lui tendit et partit courageux, tandis qu'une quantité d'hommes jeunes de son âge restaient à Bruxelles, proclamant hautement et à qui voulut l'entendre leurs sentiments et leur foi patriotiques, mais s'abstenant soigneusement de passer aux actes qui auraient justifiés ces belles paroles !

\* \* \*

Tous les jours Gabrielle allait visiter son fiancé, dont l'état s'améliorait d'une manière très satisfaisante. Bientôt même il fut en état de marcher, fut-ce avec quelque peine.

Un soir que, comme de coutume, elle allait le voir, elle s'était munie d'un paquet qu'elle cachait soigneusement sous son manteau. La salle était plongée dans la pénombre.

— J'ai apporté quelque chose pour toi, dit la jeune fille à mi-voix. Il s'agit maintenant de montrer un peu de courage.

— Qu'as-tu donc ?

— Le nécessaire pour te tirer de leurs griffes.

— Pour fuir d'ici ?

— Oui, justement ! Tu oses quand même ?

— Oh, certainement ! Mais comment ?

Gabrielle avait adroitement dissimulé son paquet sous les couvertures, faisant semblant de les arranger.

— C'est un manteau d'infirmière et un capuchon, murmura-t-elle. Il faut t'en habiller maintenant, avant que l'on allume.... Le capuchon sur la tête.... J'attendrai là, à la porte de la salle.... Tu me tends le bras et en badinant nous traversons le hall vers la liberté. Tu seras une infirmière, comme moi.

— Mais si on échouait ? dit le soldat avec un tremblement d'anxiété.

— Nous devons-le risquer... Si on te prends, tu seras fait prisonnier, et si tu restes, tu le seras aussi, n'est-ce pas ? Et moi aussi je serai faite prisonnière, et alors nous essayerons encore de nous évader. Regarde, ton camarade de gauche dort et celui de droite te tourne le dos.... Il n'y a personne maintenant aux alentours. Agis vivement,... le moment est venu, et qui ne risque rien ne gagne rien.... Si une infirmière vient à passer, ce sera une Belge, et elle ne te trahira pas, mais t'aidera plutôt. Viens, c'est pour notre pauvre pays !... J'attendrai à la porte.

Et Gabrielle partit. Dans le corridor elle se mit à marcher de long en large. Un soldat allemand passait et la saluait.

La jeune fille aussi était anxieuse. Oh oui, c'était un risque, mais cela pouvait réussir.... Il fallait oser. Son cœur battait avec violence.... Oh, que les secondes paraissaient longues ! Juste ciel, voilà l'Allemand qui revient et se dispose à entrer dans la salle. Il fallait l'en empêcher à tous prix. Gabrielle l'interpella. Il se retournait. Elle lui fit signe et l'homme s'approcha d'elle. Vite la jeune fille inventa un nom de docteur allemand et demanda à l'Allemand s'il ne l'avait pas vu.... Non, il ne connaissait pas ce docteur.

— La guerre durera-t-elle encore longtemps ?... Qu'en pense-t-on chez vous ? reprit-elle, faisant un effort désespéré pour donner une intonation naturelle à sa voix qui s'étranglait dans sa gorge.

— Ach, nein ! dit l'homme, et il se mit en devoir d'expliquer que leurs troupes, victorieuses, avançaient rapidement sur Paris. C'en serait vite fait de la France. Il trouvait bien dommage que la Belgique ne s'était pas placée aux côtés de l'Allemagne. L'Allemagne n'était-elle pas invincible ? Personne ne pouvait lui tenir tête....

Gabrielle n'écoutait qu'à demi, bien qu'elle fit des signes nerveux de la tête, ce que le soldat prit pour des acquiescements dont

elle souscrivait ses paroles. La jeune fille ne quittait des yeux la porte de la salle. Bon Dieu, que cela durait longtemps. Son fiancé n'avait-il pas réussi ou n'osait-il pas ?

Mais voilà la porte qui s'ouvre et son fiancé apparaît. Elle le voit hésiter un instant à cause de ce soldat.

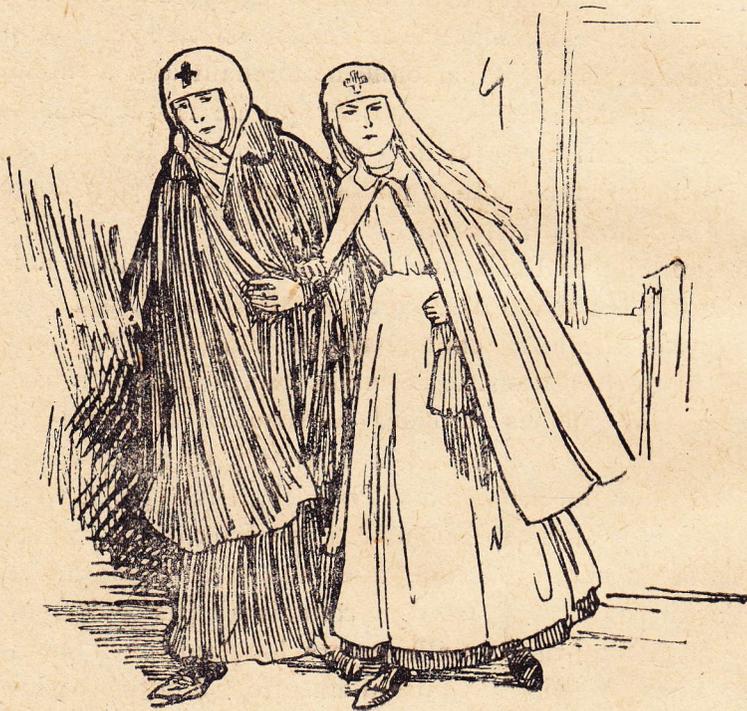
Heureusement l'obscurité régnait dans le corridor.

— Ah, voilà enfin mon amie, dit Gabrielle d'une voix réjouie. Bonsoir.

Elle regagna précipitamment le fuyard et lui prit le bras.

— Rentrons vite, car demain nous sommes de service de bonne heure, dit-elle de manière à être entendu par le soldat boche.

Celui-ci souhaita le bonsoir et entra dans la salle.



— Viens,... aussi vite que tu peux, murmura Gabrielle.

Elle sentit son fiancé s'appuyer sur elle de tout son poids, tant sa faiblesse était grande. Puis elle se mit à parler avec vivacité des malades, pendant qu'ils descendirent l'escalier jusqu'au hall, à l'entrée duquel se trouvait une sentinelle.

— Jolies filles, dormez bien, dit celui en guise de boutade et il s'effaça pour leur laisser le passage.

Gabrielle se tût et ne le regarda pas. Elle entraîna son protégé et sortit.

Enfin, ils étaient sur la rue... Des voitures attendaient à quelques pas de là. La courageuse fille en loua une et y poussa le rescapé, craignant toujours que l'alarme serait donnée. Mais la voiture partit, conduite rondement par le cocher.

— Victoire, victoire ! s'exclama-t-elle et de joie elle embrassa son fiancé, qui avait un aspect bien grotesque sous ce capuchon d'infirmière. Le manteau le recouvrait totalement.

— Libre,... libre ! balbutia-t-il profondément ému. Tu n'as pas peur, Gabrielle !

— Ne te l'avais-je pas promis ?

— Oui, mais ce fut un tour de force quand même !

— A la force, il faut opposer la ruse quand la première vous manque. J'ai bien roulé ce Boche-là, dans le corridor !

Et elle répéta la conversation qu'elle avait eue avec lui.

— Il croyait avoir en moi une admiratrice de leur organisation et de leur « Kultur », de leur Kaiser et de leurs généraux, et le pauvre était vendu et livré sur place, riait-elle.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? Je vous emmène chez ma logeuse. La brave femme sait tout. Elle m'a naturellement répété cent fois que je ne réussirais pas et que je me ferais mettre moi-même au violon, mais elle a quand même préparé une chambre pour toi, et attend, à l'heure qu'il est, anxieusement dévorée sans doute par l'inquiétude et l'espérance.

— Et les voisins ?

— Tous de braves gens, mais nous n'allons évidemment pas leur raconter notre secret. Plus on prend de précautions, mieux cela vaut. Les temps sont drôles et je dois reconnaître avec honte qu'il y a des Belges qui frottent la manche aux Boches pour entrer dans leurs grâces... et même des femmes. Dans certains tripots on danse chaque soir....

— Des Allemands avec des jeunes filles belges ?

— Mais oui ! Ce n'est que maintenant que les caractères se manifestent tels qu'ils sont. Il vaut mieux être très prudent. C'est pour cela que nous ne dirons rien aux voisins. Ce n'est pas que je n'aie pas confiance en eux, mais ils pourraient tout répéter, et l'on ne peut jamais savoir dans quelles oreilles la nouvelle peut échouer

en dernière instance. Tu entres donc comme étant une infirmière, et dès que tu seras rétabli nous quitterons Bruxelles.

La voiture s'arrêta à l'adresse donnée par Gabrielle. Elle paya le cocher et aida son fiancé à descendre.

Il est inutile de dire que cette adresse n'était pas celle de sa pension, mais un coin de rue des environs.

— On pourrait interroger ce cocher, dit Gabrielle, et il n'a pas besoin de savoir où j'habite.

— Tu es la prévoyance même.

— Il faut bien et je pense que sous ce rapport nous aurons encore pas mal de choses à apprendre. Que connaissons-nous de ce qu'il faut savoir en temps de guerre ?

Lentement ils s'acheminèrent vers la pension de Gabrielle, où ils arrivèrent enfin. La brave logeuse put à peine maîtriser sa joie lorsqu'elle rencontra Gabrielle sur le palier du premier étage. Celle-ci mit son doigt sur la bouche, lui faisant signe de se taire. Ce ne fut que derrière l'huis clos qu'elle se mit à raconter comment elle avait trompé la vigilance de l'Allemand. Son fiancé fut chaleureusement accueilli par la brave femme. Ici il pourrait se rétablir bien à l'aise, ... non comme prisonnier, mais librement.

## VI.

Gabrielle Petit se rappela la promesse faite à Jules de faire l'impossible pour transmettre des nouvelles à Berthe Lemaire. Son fiancé était maintenant en bonne voie de guérison et il ne lui fallait que du repos, du repos complet. La jeune fille décida donc de retourner dans le Borinage. Le tram la conduirait un bon bout de chemin et cela faciliterait de beaucoup le voyage. Toujours encore de longs trains d'armée s'acheminaient vers la France et, à la vue de toutes ces troupes allemandes, Gabrielle eut une idée qui lui venait subitement. Ce devrait être pour notre armée — et pour les alliés — d'un intérêt capital d'être renseigné là-bas sur les mouvements et la force numérique de l'ennemi. C'était de l'espionnage....

Le mot l'effraya un moment. Un espion avait un mauvais nom. Dans les romans et les feuilletons il est représenté habituellement comme un être abject, qui trahit son propre peuple pour de l'argent, ... qui accepte donc des deniers de Judas.

Cela est de l'espionnage contre son pays, mais on pourrait éga-

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS